

HISTOIRE NATURELLE  
DES ANIMAUX,  
DES VEGETAUX, ET DES MINERAUX.

AVEC  
UN ABREGÉ DES METEORES  
PAR, E. R. A. E. P.

*Naturam ducem, si sequamur, numquam aberrabimus*



A LA ROCHELLE.  
MDCC.



f° 32



## SAGOÛIN. CHAUVÉ-SOURIS.

*C'est un petit animal du Bresil, du genre des singes, qui est fort délicat et couvert d'un poil tres doux et tres fin de différentes couleurs. Il a la physionomie d'un lion, de grandes oreilles et une longue queue. Il craint extrêmement le froid et finit souvent la vie par la faim, pour peu de chagrin qu'il ait. On l'eslève avec grand soin, parce qu'il est joli et plaisant, et resjouit par ses singeries ; aussi bien que le sapajou qui est une autre espece de singe, dont la teste ressemble extrêmement celle d'un enfant.*

*La chauve souris, qu'on nomme Vespertilio<sup>1</sup>, est un petit animal qui participe plus de la nature des bestes à [f° 32 v°] quatre pieds que de celle des oiseaux, et qu'on ne met au nombre des oiseaux que parce qu'il vole. Elle a toute la figure<sup>2</sup> d'une souris, est couverte de poil, et n'a que deux grandes peaux attachées aux pieds qui lui servent d'ailes. Elle a une queue, des dents et des mamelles dont elle allaite ses petits ; elle les produit en vie et non par des oeufs, comme les autres oiseaux. Elle ne vole que la nuit, et se tient le jour cachée dans les trous des murailles et des arbres. Il y en a aux Indes et au Bresil d'aussi grosses que des pigeons.*

## ✿ COMMENTAIRE ✿

**Animaux représentés :** à gauche, on peut deviner *Callithrix jacchus*, l'ouistiti à toupets blancs, ou ouistiti sagouin. À droite, *Rousettus aegyptiacus*, la roussette d'Egypte.

**Source de l'image :** Charles de L'Ecluse, *Exoticorum libri decem*, figure p. 372 : « *Cercopithecus / Sagouin* » : Richard réinterprète la tête de l'animal de façon assez naïve en lui attribuant une face lunaire et, semble-t-il,

1 > Nom latin de la chauve-souris, formé à partir du latin « *vesper* » (le soir).

2 > « figure » : silhouette, morphologie.

légèrement velue. Marcgrave, cité par Jonston (p. 99 à propos du « *Cay minor* », distingué par sa queue annelée de blanc et de noir) parle de tête ronde et léonine, de museau court dans une face ronde de lion (le mot latin pour désigner le naseau et le nez est le même, d'où peut-être la façon dont Richard dessine ce détail de la face). La roussette est copiée de Paul Contant, *Le jardin, et cabinet poétique*, Poitiers, 1609, figure n° 18. Ce dessin fait partie du corpus de neuf planches où sont représentés une cinquantaine d'objets choisis par l'auteur dans son cabinet de curiosités. Un voyageur silésien de passage à Poitiers, Abraham Gölnitz, a donné au spécimen conservé et probablement dessiné par Contant la taille d'un lièvre. Dans son *Exagoge mirabilium*, catalogue exhaustif tardif que Contant publie avec l'ensemble de ses œuvres, le pharmacien poitevin lui donne une grandeur d'un peu moins d'un mètre, et précise qu'il a été rapporté d'Égypte.

Le texte de L'Ecluse alimente la première partie de la notice de Richard : l'animal est trop délicat pour supporter l'agitation de la mer, et d'une susceptibilité qui lui fait préférer mourir de faim plutôt que de supporter la moindre contrariété. Ce texte comporte des indications sur les couleurs des poils et leur distribution, notamment pour les rayures blanches et noires et les deux touffes de longs poils blancs qui jaillissent de part et d'autre de la face et qui font la singularité de l'animal, ce dont Richard n'a pas tenu compte pour exécuter sa peinture.

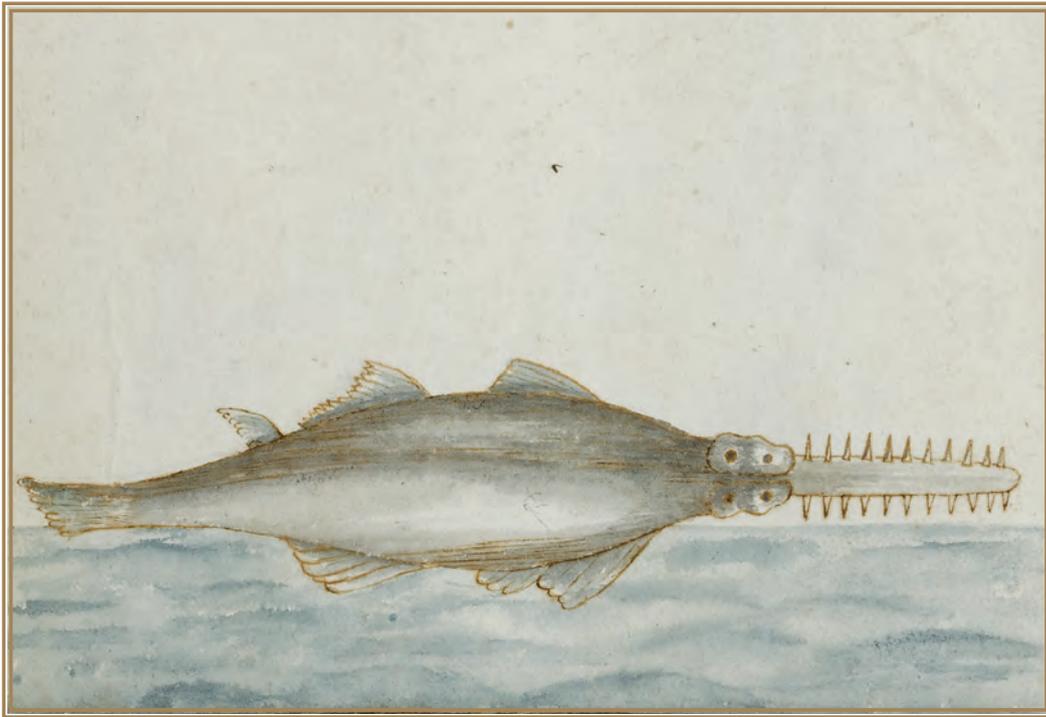
Richard rappelle le principe de la vieille classification (d'origine vétérotestamentaire) des animaux en fonction de leur milieu de vie, et retient en faveur du classement de la chauve-souris parmi les oiseaux le fait qu'elle vole – et en effet, à la différence de l'écureuil dit volant, classé parmi les quadrupèdes, il s'agit bien d'un vol battu, ce qui fait de l'air le milieu naturel où évolue l'animal. Puis la description énumère, comme chez tous les naturalistes contemporains, les caractéristiques qui font que la chauve-souris n'est pas un oiseau : des poils au lieu de plumes, des membranes au lieu d'ailes, etc.

#### *d'aussi grosses que des pigeons*

Cette phrase est traduite de Schott, qui aborde la chauve-souris dans la section des volatiles (*Physica curiosa*, livre IX, chap. 73 : « *De Vespertilione* »), à moins que Richard ne lise cette comparaison dans la première phrase de l'article sur la chauve-souris américaine dans Pison 1658 (P [Marcgrave] V, chap. 13 : « *Andira sive Vespertilio* »). La gravure de Contant ne permettait pas à Richard de préjuger de la taille de l'animal représenté, et le passage versifié du *Jardin, et cabinet poétique* qui l'évoque lui faisait comprendre – à supposer qu'il l'ait lu – qu'il ne s'agissait pas d'une modeste pipistrelle : « la grand' Chauve-souris » est prétexte à narrer une anecdote brésilienne que Contant a lue dans l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil* de Jean de Léry (1578). Il n'est pas rare que dans ces contrées, raconte Léry, de grandes chauves-souris viennent tirer du sang du gros orteil des gens endormis, sans les réveiller pour autant. Méaventure fréquente dont atteste à son tour Marcgrave, qui précise que les Indiens lavent la plaie en faisant bouillir de l'eau de mer.



f° 45



## SPADON.

Ce poisson, qu'on met ordinairement parmi les monstres marins, à cause de sa grosseur, est assés commun dans les mers Occeane et Mediterranée et assés delicat pour estre mangé. Il n'a point de dents ni d'escailles, mais il est couvert d'une peau rude comme le chagrin<sup>1</sup>, et porte sur le devant du museau, une corne longue et platte et garnie de dents des deux cotés, comme une scie, dont il se sert pour se deffendre contre les baleines et ses autres ennemis. Sa teste, qui est aussi platte, est percée de deux trous près des yeux, par où il rejette l'eau qu'il a avalée. On void des despouilles de cet animal dans les cabinets des Curieux et j'ay vu de leurs scies longues de trois et quatre pieds encore attachées aux cranes.

## ✿ COMMENTAIRE ✿

**Animal représenté :** non pas un espadon, mais un poisson-scie du genre *Pristis*.

**Source de l'image :** la simplification des épines des nageoires démontre que la source n'est pas l'« Araguaguá » de Marcgrave mais sa copie dans l'*Histoire naturelle et morale des Iles Antilles et de l'Amérique* de Rochefort (chap. 17 : « Des Monstres Marins qui se trouvent en ces quartiers », planche p. 199 : « Espadon »). En fait d'espadon, il s'agit d'une raie de la famille des *pristidæ* : cette confusion est assez courante, et en 1764 on peut encore la lire dans le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* de Valmont de Bomare, directeur du cabinet de physique et d'histoire naturelle du prince de Condé à Chantilly. Elle est partagée par Rochefort, dont Richard suit le texte de très près. Et ce n'est pas la seule erreur : sans parler d'une nageoire caudale oubliée, des fentes branchiales absentes, le dessin que l'on trouve dans Rochefort

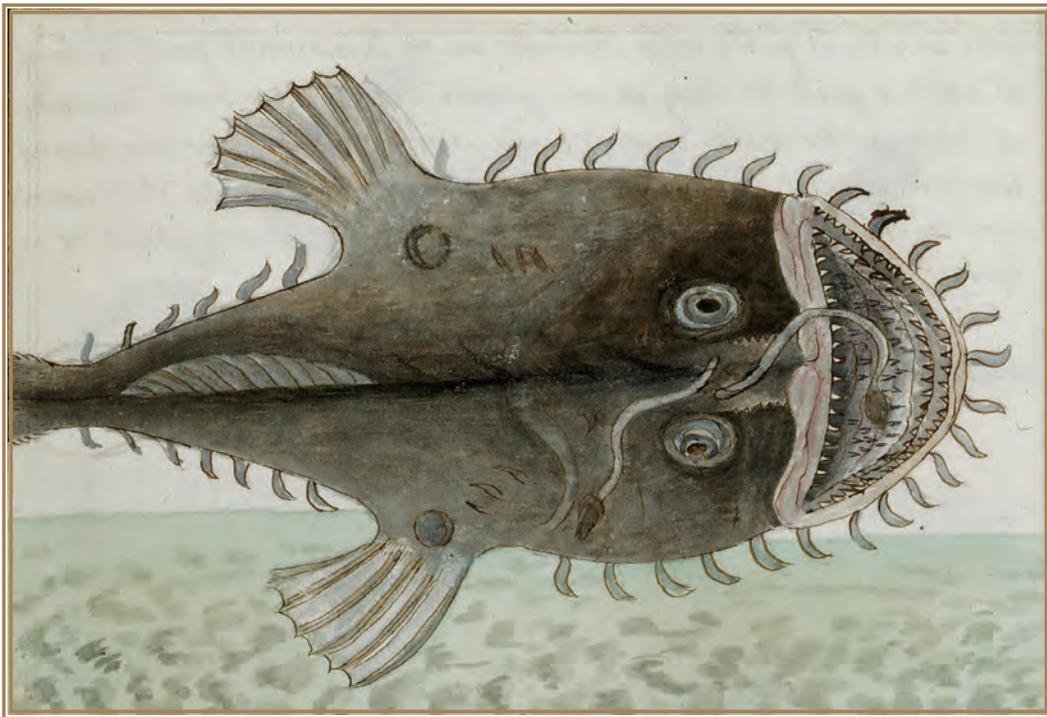
1 > La peau de chagrin (d'abord « de sagrin », du mot turc *sagri* qui désigne la croupe) est le cuir tiré du dos de l'âne ou du mulet. À l'époque de la rédaction du manuscrit, ce ne peut pas être déjà le galuchat, un autre cuir épais et granuleux obtenu à partir de la raie ou du requin.

montre un rostre qui comprend 15 dents d'un côté et 18 de l'autre, alors que l'article « De l'Espadon » qu'il est censé illustrer lui donne 27 paires de dents. Ce serait, alors, *Pristis pectinata*. Richard, lui, se contente de 15 dents de chaque côté, sans doute plus par négligence que dans l'intention de représenter *Pristis pristis*, qui effectivement compte 15 à 20 paires).

*On void des despoilles ...*

Le rostre du poisson-scie orne la plupart des cabinets, mais il est rare que les curieux possèdent l'animal entier. Il y en a un de petite taille dans le cabinet de la bibliothèque Sainte-Geneviève créé par le P. Claude du Molinet, et que l'on connaît en partie par un catalogue posthume de 1692. Cette collection compte aussi un impressionnant appendice rostral de trois pieds et demi de long, environ 1,20 mètre.

f° 46



### RANA PISCATRIX.

On a donné à ce poisson, qui est du nombre des poissons cartilagineux, le nom de grenouille pescheresse, parce qu'il ressemble beaucoup une grenouille naissante<sup>1</sup> et qu'il a une adresse admirable à pescher. On dit qu'il se cache entre les rochers et ouvre une grande gueule et qu'ensuite il y insère les deux grans filets qui lui pendent de la teste et qui imitent parfaitement un ver attaché à une ligne, que les petis poissons, attirés par cet appas, entrent dans sa gueule et en sont dévorés. Ce poisson fait des oeufs et non des petis, contre l'ordinaire des poissons cartilagineux. Il est admirable dans toutes ses parties, et il semble qu'il n'a que la teste et la queue ; il a deux rangées de dents, deux grandes nageoires et plusieurs petites. L'anatomie de ce poisson est fort curieuse, en ce que toutes ses parties internes ont une figure singuliere et qui diffère non seulement de celle des autres poissons, mais mesme de tous les autres animaux. J'ay vu le 12 de May 1699 un de ces poissons, qui fut [f° 46 v°] pris en Ars<sup>2</sup> et porté à la Rochelle où on le monroit pour de l'argent. Il avoit 5 pieds

1 > Sa forme évoque celle d'un têtard au cours de sa métamorphose.

2 > Actuellement Ars-en-Ré.

de long et une gueule d'un pied et demi d'ouverture et deux petites mains sous le ventre. Non seulement ses machoires estoient garnies de deux et trois rangs de dents, dont les unes estoient mobiles et les autres immobiles, mais mesme tout son palais et sa langue en estoient semés.

### ❁ COMMENTAIRE ❁

**Animal représenté :** *Lophius piscatorius*, la baudroie commune ou lotte, ou diable de mer. On l'appelait « grenouille pescheresse », traduction du latin « *rana piscatrix* ».

**Source de l'image :** Jonston, *De piscibus*, planche XI : « 8. *Rana Piscatrix Sive Marina* ». La baudroie y est représentée à la verticale ; Richard a fait pivoter le dessin d'un quart de tour à droite. Et conformément à son propre texte, sur la foi sans doute de ce qu'il a pu observer à La Rochelle contre argent sonnante et trébuchant, il ne se contente pas du seul filament pêcheur de son modèle, mais en peint deux.



Richard préfère suivre le texte de Schott (livre X, p.1143) plutôt que celui de Jonston, et le traduit à l'occasion (la phrase sur le mode de reproduction, par exemple). Schott, qui par ailleurs copie lui-même abondamment ce qu'il lit dans Jonston, lui offrait une description détaillée et pittoresque de cet extraordinaire mode de prédation qui justifie le nom de « grenouille pescheresse », la grenouille qui pêche. Richard en reprend l'essentiel, non sans passer, comme dans l'image qu'il fait sienne, d'un à deux filaments pêcheurs.

*deux petites mains sous le ventre*  
 Dans les cabinets de curiosités, l'animal desséché est en général appuyé sur ces deux nageoires pectorales (grâce auxquelles il se déplace sur le fond de la mer), ce qui achève de lui donner l'aspect d'une grenouille, bouche largement fendue et yeux haut placés et ronds, comme exorbités. Une énorme grenouille, en l'occurrence, de plus d'un mètre cinquante.



f° 54



### SÈCHE. POULMON MARIN.

La sèche est un petit animal de mer, du genre des poissons mous et privés de sang, qui se trouve fort communément sur nos côtes. Il est composé d'un ventre qui a la forme d'une poche et d'une teste de laquelle sortent dix branches, dont les deux plus longues lui servent de mains et les 8 autres de pieds, pour nager et s'attacher aux rochers lors qu'il fait tourmente<sup>1</sup>. Cet animal n'a qu'un seul os sur le dos, dont se servent les orfevres pour mouler leurs ouvrages ; il a un bec cartilagineux, de la figure de celui d'un perroquet, et sa chair, qui n'a ni os, ni cartilage, ni sang, ni areste, est blanche, tout à fait homogène et se peut manger. Ce qu'il a de fort singulier, c'est qu'il renferme dans son ventre une liqueur<sup>2</sup> aussi noire que de l'ancre, qu'on dit qu'il reprend dans l'eau, pour l'obscurcir lors qu'il se void poursuivi des pescheurs : si on teint de cette liqueur meslée de verdet<sup>3</sup> le lumignon d'une lampe, on pretend que tous les hommes qui en seront éclairés paroistront noirs ou bazanés. La sèche ne vid gueres plus d'un an ou deux, et on croit qu'elle ne [f° 54 v°] flotte sur l'eau que par vieillesse. Elles font leurs oeufs au printems dans le sart et les roseaux et ces oeufs qui sont attachés à une grape comme des grains de raisins sont rendus feconds par la liqueur noire du masle et sont esclôs dans l'espace de dix jours. Les poissons qu'on nomme polypus et loligo sont bien de la mesme espece mais different pourtant en plusieurs choses.

Le poumon de mer est une espèce de poisson qui n'a ni aucune partie ni figure d'animal et à qui on a trouvé quelque ressemblance avec le poumon d'un homme. C'est une espèce de glaire bluâtre, tendre et transparente, de la figure cy jointe, et qui flotte sur les eaux quelques jours devant que les tempestes arrivent. On pretend que son suc luit dans les tenebres et excite sur la peau une grande rougeur et une forte demangeaison. On en trouve en quantité sur les sables des rivages, surtout apres les grandes tempestes.

1 > Lorsqu'il y a de la tempête.

2 > Le mot « liqueur » s'applique à tout liquide.

3 > Le « verdet » est le vert-de-gris, produit par l'oxydation du cuivre.



## ✿ COMMENTAIRE ✿

**Animaux représentés :** à gauche, *Sepia officinalis*, la seiche commune, accompagnée de ses œufs ; à droite *Rhizostoma pulmo*, la méduse chou-fleur, ou poumon de mer.

**Source de l'image :** Jonston, *De exanguibus aquaticis*, planche I, gravure n° 2 (« *sepia* ») pour la sèche, et planche XIX : « *Pulmo marinus Mathioli* » pour la méduse (comme le précise cette légende, le dessin est un emprunt aux *Commentaires* de Matthiolo, livre II, chap. 36, tandis que le chap. 20 offre celui de la sèche). Pour dessiner la branche chargée d'œufs de seiche qu'il intercale entre les deux animaux, Richard adapte le modèle offert par ce même ouvrage de Jonston, planche I, fig. 5 : « *Ova separum* ».

... qu'on dit qu'il repend dans l'eau...`

Ces considérations sur l'encre de la seiche proviennent du commentaire de Matthiolo.

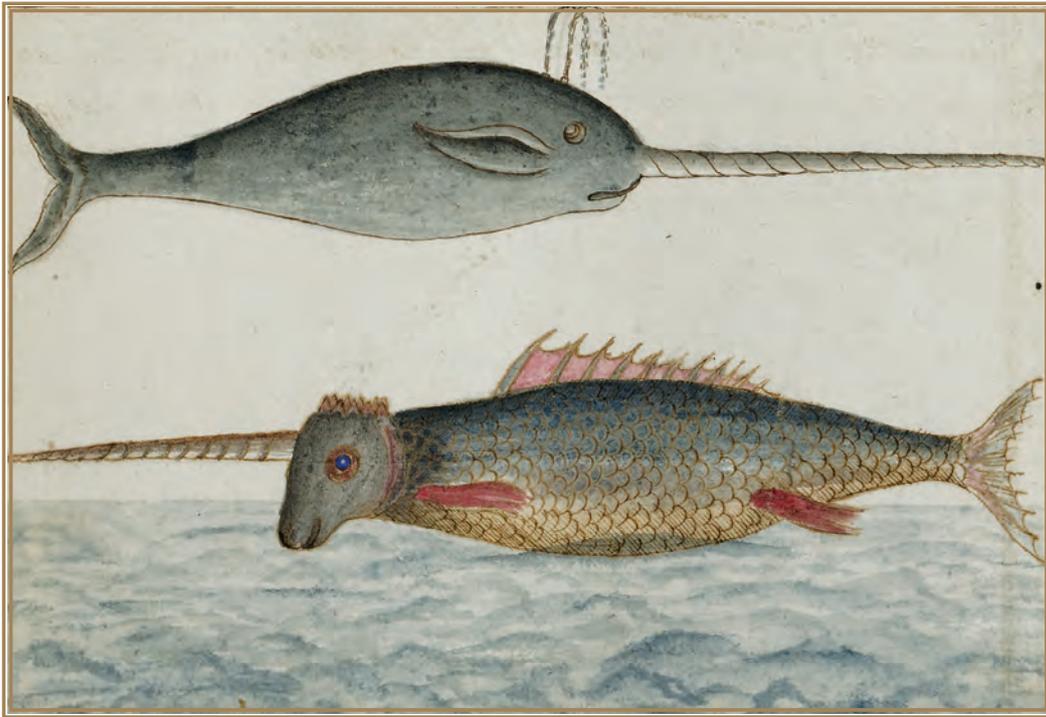
... comme des grains de raisins...

Rondelet précise que ces œufs sont appelés dans le Sud « raisin de mer » : la grappe, d'abord blanche, devient noire et de la grosseur d'une « avellane », c'est à dire d'une noisette.

*Le poumon de mer...*

Le commentaire de Matthiolo, que Richard suit de près, était propre à solliciter la curiosité : « Si on frotte une verge ou un bâton, il reluit de nuit comme si c'estoit une torche allumee : qui est chose miraculeuse. » On apprend dans le dictionnaire de Furetiere que le contact de la méduse ne provoque pas seulement ces démangeaisons dont Matthiolo dit avoir fait l'expérience, mais encore « enleve le poil ».

f° 55



## LICORNE.

Les anciens ont beaucoup recommandé la corne de licorne, à cause de la vertu spécifique qu'ils lui attribuoient de fortifier le coeur, de résister aux venins et de guerir toutes les maladies contagieuses et pestilentielles. Comme ils n'avoient que les cornes et qu'ils ne connoissoient pas l'animal qui les produit, ils s'en sont imaginés de plusieurs figures, et on assure qu'en l'Arrabie deserte on en trouvoit plusieurs approchant de nos chevaux, qui portoient à leur front de ces cornes, longues, droittes, cannelées et semblables à celle qu'on voit au tresor St Denis ; mais je suis comme persuadé qu'il n'y a point de licorne terrestre et que les cornes que nous voyons dans les cabinets des Curieux sont des dents ou des cornes qui naissent devant le museau de certains gros poissons approchant de nos baleines, nommés Narwal, qui se trouvent en quantité dans le Nord et sur les côtes d'Islande et de Groenland. Je ne crois pas non plus que ces cornes ayent toutes les vertus qu'on leur a attribuées, peut estre mesme n'en ont elles pas tant [f° 55 v°] que la corne de cerf, puis qu'elles ont la dureté de l'hyvoire. On prit en 1644 une de ces licornes sur le rivage de l'isle de la tortue, elle avoit 18 pieds de long, 9 pieds de circonférence, de fort belles couleurs et une espèce de couronne : j'en donne icy la figure à cause de sa singularité.

## ✻ COMMENTAIRE ✻

**Animaux représentés :** en haut, *Monodon monoceros*, le narval, ou licorne des mers. La figure en-dessous représente un animal imaginaire.

**Source de l'image :** Rochefort, *Histoire naturelle et morale des Iles Antilles et de l'Amérique* (chap. 18 : « Description particuliere d'une Licorne de Mer, qui s'échoua à la rade de L'Île de la Tortuë en l'an 1644 [...] », gravure p. 204). Richard a échangé la place respectue des deux animaux superposés, qui de surcroît étaient tous deux orientés à gauche. Les deux prétendues licornes sont également représentées dans Pomet, toutes deux orientées à droite ; mais elles subissent des modifications que Richard n'a pas adoptées, les plus

visibles étant celles qui affectent les nageoires de la licorne couronnée (*Histoire generale des drogues*, II, livre I, chap. 33 : « Du Narwal », gravure p. 78). Richard doit bien toutefois au narval de la gravure de Pomet les jets d'eau soufflés par l'animal et retombant vers l'avant ; il simplifie le motif, passant de trois jets à deux. Motif destiné à justifier le rapprochement avec la baleine : en réalité, tout au plus peut-on observer de la vapeur d'eau sortir de l'évent du narval.

*ils s'en sont imaginés de plusieurs figures ...*

Dans le début de sa notice Richard s'appuie sur un autre passage du même livre de Pomet : le chapitre 2, « De la Licorne », s'ouvre sur une élégante gravure où sont représentées cinq licornes terrestres différentes. Richard choisit de n'évoquer plus précisément qu'une licorne du Moyen Orient assimilée à une sorte d'âne sauvage appelé *camphur* dans le *Traité de la Licorne* d'Ambroise Paré, que Pomet cite au long. La remarquable corne (près de trois mètres de long) du trésor de la basilique Saint-Denis, visible désormais au musée de Cluny, que Charlemagne, disait-on, avait reçu du roi Aaron (Harun al Rachid), a longtemps fasciné les Curieux ; le Bâlois Félix Platter a vu en 1559 comment on la faisait tremper derrière l'autel dans un récipient d'eau, afin de confectionner l'eau de licorne destinée aux malades.

*certaines gros poissons approchant de nos baleines*

L'identification avec la dent de narval et la localisation de ces animaux marins, que le médecin et collectionneur danois Ole Worm avait établies avec netteté dans un passage solidement argumenté du *Museum Wormianum*, viennent du chapitre « Du Narwal » de l'ouvrage de Pomet.

*Je ne crois pas non plus que ces cornes...*

Le traité d'Amboise Paré (1582), qui mettait en doute les propriétés médicinales de la licorne, avait suscité une violente *Response*, à laquelle il avait à son tour répondu par une *Replique*. Il y convenait du fait que la corne, matière aussi dure que l'os ou l'ivoire, partageait les mêmes qualités de froideur et de sécheresse, et qu'on pouvait donc s'attendre aux mêmes propriétés dans l'usage médicinal de ces substances. Encore fallait-il en administrer la même quantité, « par onces et quarterons », ce que la cherté du produit interdisait tout bonnement : l'édition de 1585 fixe la valeur marchande de la corne de licorne à dix fois son poids en or.

*On prit en 1644 une de ces licornes...*

La « singularité » de cette licorne couronnée tout droit sortie du livre de Rochefort tient en grande partie à ses vives couleurs. Rochefort cite longuement la description d'un « témoin oculaire », Monsieur du Montel, dont Richard respecte à la lettre les précisions pour choisir les couleurs de sa peinture : « Elle avoit six grandes nageoires [...] d'un rouge vermeil. Tout le dessus de son corps, étoit couvert de grandes écailles de la largeur d'une piece de cinquante huit sols, léquelles étoient d'un bleu, qui paroissoit comme parsemé de paillettes d'argent. Aupres du col ses écailles étoient plus serrées, et de couleur brune, ce qui luy faisoit comme un collier. Les écailles sous le ventre étoient jaunes : la queue fourchue : la teste un peu plus grosse que celle d'un cheval, et presque de la même figure ». La corne, qui depuis la base jusqu'aux deux-tiers « étoit en forme d'une vis de pressoir, ou pour mieus dire, fassonné en ondes, comme une colonne torse », était « d'un noir luisant, marqueté de quelques menus filets blancs et jaunes ». Les yeux, « de la grosseur d'un œuf de poule », avaient une prunelle « d'un bleu celeste emailé de jaune », cernée « d'un cercle vermeil » que redoublait un autre cerne, « fort clair, et luisant comme cristal ». Singularité des singularités, « ce poisson prodigieux avoit encore sur sa teste, une espèce de couronne [...] faite en ovale, de laquelle les extrémités aboutissoient en pointe ». Du Montel n'en précise pas la couleur – la couleur de l'or, sans doute, allait de soi.

f° 91



## COCOTRAUSTES.

*Cet oiseau qu'on nomme aussi gros-bec est bien moins singulier par la beauté de son plumage qu'il ne l'est par la gros-seur, la dureté et la force de son bec, avec lequel il casse les coccos et les noyaux les plus durs, pour en manger l'amande. C'est un oiseau de passage, qui ne nous frequente que l'hyver, encor fort rarement. Celui qu'on nous apporte de Virginie, et qu'on nomme cardinal à cause du pourpre de son plumage, est bien de mesme espèce mais l'esclat de ses plumes et la mélodie de son chant<sup>1</sup> le font rechercher plus qu'aucun autre oiseau.*

[f° 91 v°]

*Parmi une infinité de beaux oiseaux qu'on trouve aux Antilles, on peut dire que ceux qu'on nomme poules d'eau tiennent le premier rang. Ce sont des oiseaux aquatiques de la grosseur d'un pigeon, mais haut montés sur leurs jambes, couverts de plumes pintes des plus vives couleurs et couronnés d'une hupe de mesme. On n'en trouve qu'aux Isles Vierges, où ils ne sont pas mesme fort communs, ce qui, joint à la beauté de leur plumage, les rend fort recherchés des Curieux pour l'ornement de leurs cabinets.*

## ✿ COMMENTAIRE ✿

**Animaux représentés :** au premier plan, *Cardinalis cardinalis*, le cardinal rouge ; un autre oiseau (qui n'est pas la galinulle et présente une morphologie plus proche des échassiers que de la poule d'eau) a été ajouté après coup au second plan.

**Source de l'image :** non identifiée pour le cardinal. Le deuxième oiseau est dans l'histoire des Antilles de Rochefort, planche p. 182 : « Poule d'eau ». Richard ajoute l'aigrette sur la tête, conformément à la description qu'il lit p. 166.

<sup>1</sup> > Nous corrigeons une erreur d'inadvertance (« chamt »).

Richard commence par présenter l'oiseau désigné par le titre de sa notice, actuellement *Coccothraustes coccothraustes*, le gros-bec casse-noyaux, un passereau fréquent en Europe et qui n'est pas le cardinal rouge qu'il a peint. Ses considérations sur la rareté supposée du gros-bec transposent à la France ce que Willughby dit pour l'Angleterre : « Fréquent aux alentours de Francfort et ailleurs en Allemagne et en Italie [...] il ne vole jusqu'à nous en Angleterre que rarement, et seulement l'hiver » (p. 178, §1 du chap. « *De Coccothrauste* »). Or Willughby consacre le paragraphe suivant à un autre oiseau rouge qui dresse lui aussi les plumes à l'arrière de sa tête, le « *Coccothraustes Indica cristata* » d'Aldrovandi, dénomination qu'on pourrait traduire par « le gros-bec huppé d'Amérique » : c'est vraisemblablement le cardinal. Le nom que cet oiseau partage avec le passereau européen, explique-t-il, « *Coccothraustes* », vient de ce que tous deux « cassent avec leur bec les graines (« *coccos* ») et les noyaux ou petits os des cerises pour se nourrir de leurs amandes » : Richard, qui confond gros-bec et cardinal, reprend dans son préambule le terme « *coccos* », translittération du mot grec qui signifie « graines ».

*ceux qu'on nomme Poules d'eau...*

Le pinceau de Richard s'est laissé guider par la description du « plumage ravissant » qu'il lisait dans Rochefort : « Elles ne sont pas plus grosses qu'un pigeon : mais elles ont le bec plus long de beaucoup, de couleur jaune, et les cuisses plus hautes, qui de même que les pieds, sont d'un rouge fort vif. Les plumes du dos et des ailes, et de la queue, sont d'un incarnat luisant, entre-mêlé de vert et de noir, qui sert comme de fons, pour relever ces éclatantes couleurs. Le dessous des ailes et du ventre, est d'un jaune doré. Leur col et leur poitrine, sont enrichis d'un agreable mélange, de tout autant de vives couleurs, qu'il y en a en tout leur corps : et leur teste qui est menuë, et en laquelle sont enchassez deus petis yeux brillans, est couronnée d'une huppe tissuë de plusieurs petites plumes, qui sont aussi émaillées de diverses belles couleurs. » (Rochefort, « *Des Poules d'eau* », p. 166).



f° 112



## PHENIX. PELICAN.

Il n'y a point d'oiseau dans la nature, qui ait autant partagé les sentimens des phisiciens que l'a fait le pelican, tant pour scavoir, au just, quel est cet oiseau dont les Anciens ont parlé, que pour descouvrir ce qu'il y a de veritable dans les propriétés qu'ils lui ont attribuées. Quantité d'anciens auteurs ont escrit qu'il y avoit en Egipte sur les bords du Nil un gros oiseau gris blanc, nommé Pelican, a pelle cana<sup>1</sup>, dont il y avoit deux especes, l'un aquatique qui vit de poissons, et l'autre terrestre qui vit de vers et de serpens ; que ces oiseaux portent une poche sous la gorge, dans laquelle les coquil-lages qu'ils ont avalés entiers s'ouvrent par la chaleur, et qu'après les avoir vomis, ils en mangent la chair laissant les coquilles ; qu'ils ont tant d'amour pour leurs petits, que s'ils viennent à mourir, ou par leurs propres caresses ou par la morsure de quelques autre animal, après les avoir pleurés trois jours entiers, ils s'en prennent à eux mesmes, se piquent l'estomac, les arrosent de leur sang et leur redonnent la vie par ce moyen. Mais il faut regarder cette singularité comme une fiction que les Egiptiens ont imaginée pour estre l'emblemme de l'amour paternel, c'est pourquoy [f° 112 v°] ils s'en servoient dans leurs hieroglyphes pour designer l'amour et l'imprudence. Quelques auteurs ont soutenu que le pelican des Anciens est une espece d'aigrette nommée platea, et d'autres ont assuré avec plus de raison que c'estoit le cormoran.

Il n'y a gueres eu moins de controverse, entre les escrivains anciens et modernes, sur le phoenix, qu'il y en a eu sur le pelican, car les uns ont nié qu'il y en ait eu, et d'autres l'ont soutenu : ils ont dit que le phoenix estoit un oiseau d'Arabie, dédié au soleil et unique au monde, qu'il estoit de la grosseur et de la figure d'un aigle, que ses plumes estoient peintes

1 > Le terme latin qui a donné le français « pelican » vient de « *pellis cana* », qui signifie « plumage blanc ».

des plus belles couleurs, qu'il vivoit 5 ou six cent ans, et que se sentant prest à mourir, il se bastissoit un nid de branches d'encens, de mirrhe et d'autres aromats, qu'ensuite il chantoit mélodieusement et battoit des ailes jusqu'à ce que le feu prit à son nid, lequel le consumoit entierement, que de ses cendres il s'en formoit un ver, qui prenoit des ailes et devenoit un autre phenix, lequel passoit en Egipte et y portoit dans la ville d'Heliopolis les restes des cendres de son pere qu'il renfermoit dans quelque coin du temple du soleil, et qu'il vivoit ainsi seul dans son espee pendant plusieurs siècles et renaissoit de ses cendres ; mais on doit prendre ces faits comme autant de fables que les prestres égyptiens ont inventées, pour représenter par hieroglyphes la structure du monde et ses changemens, ou le periode de l'année platonicienne.

### ✿ COMMENTAIRE ✿

**Oiseaux légendaires :** les naturalistes distinguent ce pélican qu'ils qualifient de « terrestre » et l'« onocrotale », dont l'identification par ailleurs leur pose problème (V. le f° 96 et le commentaire).

**Source de l'image :** les deux êtres fabuleux sont l'un à côté de l'autre sur la même planche du *De avibus* de Jonston, dans le sens inverse (planche 62 : « *Pelicanus* » et « *Phœnix* »). Dans la vignette de Richard la distribution des couleurs sur le corps du phénix, le jaune d'or et le rose prononcé, est conforme aux textes les plus anciens, et ces teintes sont mentionnées par le dictionnaire de Furetière.

L'ordre dans lequel Richard examine les deux oiseaux fabuleux correspond à la succession de deux longues « dissertations physiologiques » dans la *Physica curiosa* de Gaspar Schott (livre IX, p. 1023-1031 : « *De Pelecano* » ; puis p. 1032-1042 : « *De Phœnice* »).

#### Quantité d'anciens auteurs...

Le développement de Richard sur le pélican dit terrestre est un extrait du *Traité des Animaux* d'Albert le Grand, qu'il a sans doute lu au paragraphe 3 de la dissertation de Schott. Le paragraphe précédent lui a d'ailleurs fourni ce qu'il dit à la suite sur la valeur du hiéroglyphe du pélican chez les Egyptiens, selon l'enseignement d'Horapollon dans ses *Hieroglyphica* (livre I, chap. 54) : c'est un symbole d'imprudence dans la mesure où, au lieu de faire son nid hors de la portée des hommes, l'oiseau expose ses petits en couvant les œufs et en élevant sa progéniture à même le sol. Mais pour accéder au symbolisme positif de l'amour parental, il faut poursuivre la lecture du paragraphe et passer du texte d'Horapollon aux citations de saint Epiphane et de saint Jérôme. C'est au reste la seule valeur que retient le dictionnaire de Furetière : « on en dit plusieurs fables, et on en fait l'hieroglyphe de l'amour paternelle ». On remarquera à ce propos que Richard ne dit pas un mot de l'exégèse qui s'appuie sur le Psaume 101 pour faire du pélican arrosant ses petits de son sang afin de les rendre à la vie un symbole du sacrifice du Christ, et la valeur positive de la notion d'amour paternel, dont l'objet pourrait s'étendre sans difficulté à l'humanité, se trouve pour le moins compromise par celle d'imprudence. Peut-être y a-t-il là chez notre protestant rochelais une façon oblique de contester un investissement symbolique très orienté depuis que la Contre-Réforme s'était emparée du motif pour le mettre au service de la promotion de la conception réaliste de l'eucharistie.

#### Quelques auteurs ont soutenu...

V. la notice sur l'« onocrotalus » (f° 96).

#### Il n'y a gueres eu moins de controverse...

Richard articule les deux textes de sa notice en reprenant les mots de la première phrase de Schott sur le phénix. À la suite, sa longue phrase ne prend en charge en réalité que les opinions des « Anciens » que collecte Schott (Hérodote, Plin, Solin, Elien, Philostrate, Tacite), et qui font aussi la matière de l'article

« Phoenix » du dictionnaire de Furetière, que Richard semble suivre dans le détail de son organisation même. Les couleurs sont à peu près les seuls éléments textuels qu'il ne reprend pas. Il faut dire que la peinture qu'il pose sur le dessin l'en dispense parfaitement : « il a les plumes du cou dorées, les autres pourprées, la queue blanche mêlée de plumes incarnates ».

*mais on doit prendre ces faits...*

La phrase rebondit sur un des hiéroglyphes décrits par Horapollon (trois selon ce dernier représentent un phénix, Schott en retient deux). Horapollon attribue bien au hiéroglyphe retenu par Richard un sens en rapport avec la structure du cosmos, puisque chaque renaissance du phénix est censée correspondre à un renouvellement du monde. En effet Tacite, contre une tradition qui faisait vivre le phénix 500 ans, avait fixé sa longévité à 1461 ans exactement (*Annales*, VI, 28). Or cette durée correspond à ce que les platoniciens appelaient la *grande année* ou *année platonique*, période au terme de laquelle, selon l'enseignement de Platon, les planètes et les étoiles retrouvaient leur lieu et leur ordre originels... La tradition platonicienne était encore vivace au v<sup>e</sup> siècle de notre ère à Alexandrie, où Horapollon exerçait alors son métier de professeur.

fo 113



## GRIFON.

*Les anciens, qu'on peut accuser avec raison de trop de crédulité, ont cru qu'il y avoit aux Indes de grands animaux, nommés griffons, qui avoient des ailes, la moitié du corps d'un aigle et l'autre moitié d'un lion. Mais comme tous les auteurs qui en ont parlé, tant anciens que modernes, décrivent ces animaux fort différemment, ne s'accordans ni dans la figure, ni dans la grandeur, ni dans le pays, ni dans les autres circonstances, et qu'une infinité d'auteurs nient qu'il y en ait, et qu'il y en ait jamais eu, il est à croire qu'ils n'ont existé que dans l'imagination de quelques poètes ou voyageurs peu fidelles<sup>1</sup>, qui les auront décrits, comme ils ont fait les centaures et les satires, pour embellir leurs relations de choses*

<sup>1</sup> > « peu fidelles » : peu dignes de foi.

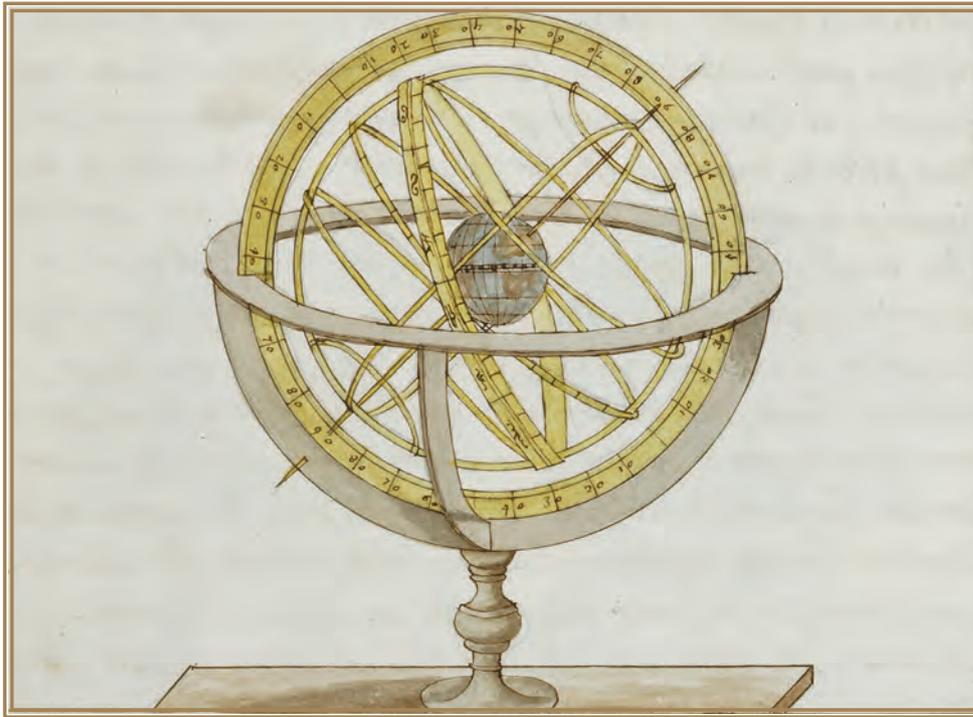
extraordinaires. On ne peut pourtant point douter qu'il n'y ait eu des oiseaux de ce nom, puisque l'Écriture Sainte en parle au chapitre 11 verset 13 du Levitique et au chapitre 14 verset 12 du Deuteronome, mais on doit être persuadé que c'est plutôt d'une espèce de grand aigle dont elle fait mention, que d'un animal aussi fabuleux et chimerique que celui cy.

## ✿ COMMENTAIRE ✿

### **Animal imaginaire.**

**Source de l'image :** Jonston, *De avibus*, planche 62 (« *Gryphus* »), sens inverse.

C'est avec ce troisième et dernier animal fabuleux que Richard clôt la section des oiseaux, et c'est à nouveau une « *dissertatio physiologica* » de Schott qui lui fournit la matière de sa notice (livre IX, « *De Gryphibus* », p. 997-1005). De façon très scolastique, Schott passe d'abord en revue les « témoignages de ceux qui admettent l'existence des griffons », puis les témoignages contraires, et dans une troisième partie donne son avis, sous la forme de quatre assertions successives. Richard se montre particulièrement sensible à la première : l'existence des griffons est indubitable, puisque la Bible en fait mention à plusieurs reprises. Aussi Schott invoque-t-il le travail d'un exégète prolige et assez curieux pour interroger les discours scientifiques et les récits de voyage, Cornelis Cornelissen van den Steen (de son nom de plume, Cornelius a Lapide), qui en fait un rapace, une espèce d'aigle de grandes dimensions et aux griffes particulièrement puissantes. Si Richard pille à nouveau son compilateur de prédilection, il faut lui rendre l'idée que l'affabulation a pour but d'embellir le récit – une proposition que l'on a déjà lue à propos de la sirène ou harpie (f° 61v°).



### DE LA SPHERE.

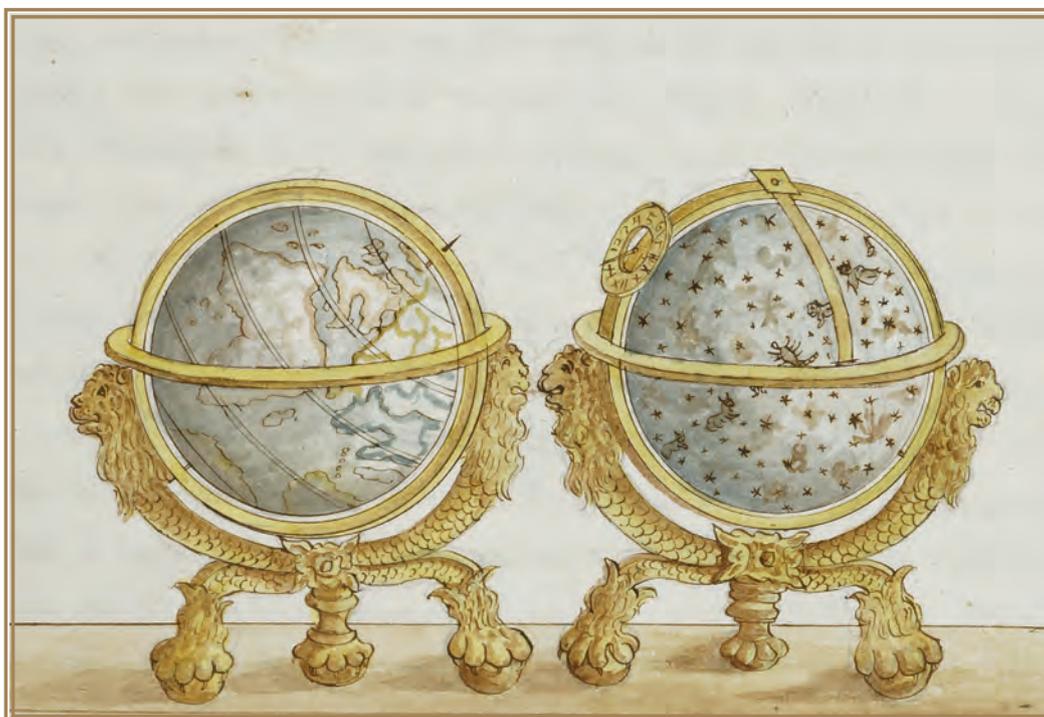
La sphere artificielle est un instrument de mathematique, composé de points, de lignes et de cercles, et qui sert à représenter sensiblement à nos yeux et à nostre imagination la sphere naturelle, et à nous faire comprendre facilement les divers mouvemens des cieux. L'invention de cette machine est attribuée communément à Archimède, qui selon Claudian en fit une de verre, si artistement travaillée qu'on y voyoit tous les mouvemens des astres. Il adjoute que Jupiter devint si jaloux de cet ouvrage, qu'il le cassa d'un coup de foudre, pour punir la temerité de celui qui osa contrefaire l'ouvrage des Dieux. On a placé au centre de cette machine une petite boule qui représente la terre, dont l'axe désigne aussi l'axe du monde, les extremités duquel forment deux poles, qu'on nomme pole arctique et pole antarctique. Au dessus de la terre on void d'autres petits cercles qui grandissent en s'esloignant du centre et qui désignent le cours de la Lune, de Mercure, de Venus, du Soleil, de Mars, de Jupiter, et de Saturne, autour de la terre et sous le zodiaque. L'esquateur ou la ligne équinoxiale [° 190 v°] est un cercle esgalement esloigné des deux poles et qui coupe le monde en deux parties esgales, dont l'une est septentrionale et l'autre meridionale. Le zodiaque est une grande bande qui biaise entre les deux poles du monde, qui coupe l'esquateur à angles obliques de 23 degrés et demi et forme les deux tropiques du Cancer et du Capricorne. Cette bande a 16 degrés de largeur, parce que les planettes qui se meuvent dessous s'escartent toujours de son milieu de quelques degrés, de part ou d'autre. On grave sur le milieu de ce cercle une ligne nommée ecliptique, qui est le cours que le soleil fait en un an par son mouvement propre et qui est divisé en 360 degrés comme les autres cercles. Les poles de ce cercle s'escartent des poles du monde de 23 degrés et demi et descrivent les deux cercles polaires. Les colures sont deux grands cercles, qui passants par les poles du monde, divisent le zodiaque en quatre. Les deux points qui coupent l'esquateur et le zodiaque marquent les deux equinoxes, et les deux qui coupent les tropiques marquent les solstices. Les 4 parties qui sont coupées par les colures marquent les 4 saisons, qui estans chacune de trois mois, font les douse mois de l'année, qui répondent aux douse maisons du ciel, qu'on nomme le Belier, qui commence le 21 de Mars, le Taureau, les Gemeaux, l'escrevisse, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau et les Poissons. Le meridiem est le plus grand des cercles de la sphere, il la coupe en deux esgalement en passant par les poles du monde et par ceux de l'horison. On monte ordinairement la sphere sur un pied, qui a aussi un cercle qu'on nomme l'horison, lequel coupe la sphere en deux et nous en laisse voir une moitié et nous cache l'autre.

## ✻ COMMENTAIRE ✻

**L'image :** le dessin représente une sphère armillaire oblique.

La première phrase est pratiquement copiée du *Dictionnaire mathématique* d'Ozanam, troisième phrase du traité « Sphere celeste, ou astronomie ». Cette phrase dans le texte-source est suivie de la légende d'Archimède et de ses déboires, que Richard reprend également.

f° 191



## DES GLOBES.

Outre la sphère artificielle qui représente tous les corps de notre tourbillon et leurs mouvements, on a encore construit des globes qui représentent la superficie de la terre et celle du ciel et qui montrent exactement la situation de leurs parties les unes à l'égard des autres. Ces globes aussi bien que la sphère ont leur axe, leurs poles, leur meridian et leur horizon et sont distingués par des lignes, qui marquent leurs cercles polaires, leurs tropiques, leur équateur, et leur ecliptique. Ces cercles divisent la terre en cinq parties ou zones. Les deux cercles polaires renferment les deux zones froides, l'espace compris entre les tropiques et ces cercles forme les 2 zones tempérées et les deux tropiques renferment la zone torride, qui est partagée en deux par ce qu'on nomme la ligne. On fait des globes celestes et terrestres, les uns représentent la superficie concave du ciel, et les autres représentent la superficie convexe de la terre. On conte sur le globe terrestre 360 méridiens principaux, divisés en autant de degrés, qui servent à la latitude, mais on ne trace que le premier qu'on fait passer à l'ouest de [f° 191 v°] l'isle de Fer, la plus occidentale des Canaries. On a aussi divisé l'Equateur et les cercles de longitude qui lui sont parallèles, en autant de degrés, de sorte que sachant la latitude d'un lieu, qui est l'élévation d'un de ses poles sur l'horizon, et la longitude, qui est la distance de ce lieu du premier meridian, on trouve justement sa situation sur le globe. Il faut pourtant distinguer la latitude en australe ou septentrionale, pour designer vers quel pole est l'esloignement. La science des latitudes et des longitudes est d'un grand usage pour la navigation, parce que par leur

moyen, on connoist en quel endroit de la mer on est, mais si l'une est bien sure à cause des poles qui sont des points fixes dans le ciel, l'autre est fort incertaine à cause du mouvement des cieux. Le plus sur moyen dont on se sert aujourd'hui pour trouver les longitudes est par l'observation des esclipses des satellites de Jupiter qui arrivent plus de 1300 fois par an et qui paroissent sur toute la terre au mesme instant. On se sert aussi en astronomie des termes de longitude et de latitude ou d'asimut ou d'almicantarats, l'un signifiant l'arc compris entre le premier degré d'Aries et le centre d'une estoille, et l'autre l'esloignement d'un astre de l'escliptique vers un des poles du zodiaque. La desclinaison au contraire est l'esloignement de l'equateur vers un des poles du monde, de sorte que les planettes ont bien de la desclinaison mais elles ont peu ou point du tout de latitude. On void sur le globe celeste toutes les estoilles fixes, leurs differentes grandeurs, les constellations qu'elles forment, celles qui se lèvent et se couchent pour un peuple et celles qui ne se lèvent ou ne se couchent jamais. On y apprend mesme l'heure de leur lever et de leur coucher et le temps de leur plus grande eslevation. On employe aussi les termes de zenit et de nadir pour exprimer l'endroit du ciel qui est immédiatement sur nostre teste et celui qui est sous nos pieds et qui lui est opposé.

### ✿ COMMENTAIRE ✿

**L'image :** Nicolas Bion, qui vend des globes, comme il en fait état dans son *Usage des globes terrestres et celestes*, précise dans la troisième partie de son ouvrage sur l'usage des globes célestes, que ce sont ceux de grande dimension qui sont pourvus d'un quart de cercle de métal « pour servir de cercle vertical et d'azimut », comme on le voit sur l'image que Richard a peinte pour la vignette de cette nouvelle notice. Entre ce quart de cercle et l'horizon, à droite, on distingue les dessins du Cancer (l'écrevisse, dit Richard dans le traité « De la sphère »), du Lion et de la Vierge sur la bande du zodiaque. Entre ces trois signes et les deux qui les précèdent, Bélier et Taureau, le dessin des Gémeaux est masqué par la barre circulaire horizontale. Le petit cercle gradué fixé en hauteur à gauche sur le méridien et pourvu d'une aiguille est le cercle horaire.

De tout évidence, le début du texte a deux sources, qui restent à identifier. La première phrase, où la présence de l'expression « notre tourbillon » marque le discours de la physique cartésienne, distingue sur le mode de la généralité deux types de globes, terrestre et céleste. Un peu plus loin, « On fait des globes célestes et terrestres » ne dit pas autre chose, mais Richard est séduit par le lexique technique du nouveau texte dont il s'inspire, avec les expressions « superficie concave » pour les uns, « superficie convexe » pour les autres.

*Le plus sur moyen dont on se sert aujourd'hui pour trouver les longitudes...*

Cette phrase, repérable par sa formule introductive, se trouve à la fin de l'article « Longitude » du dictionnaire de Furetière (et on la retrouvera plus tard dans l'Encyclopédie).

f° 192



## DES COMETES.

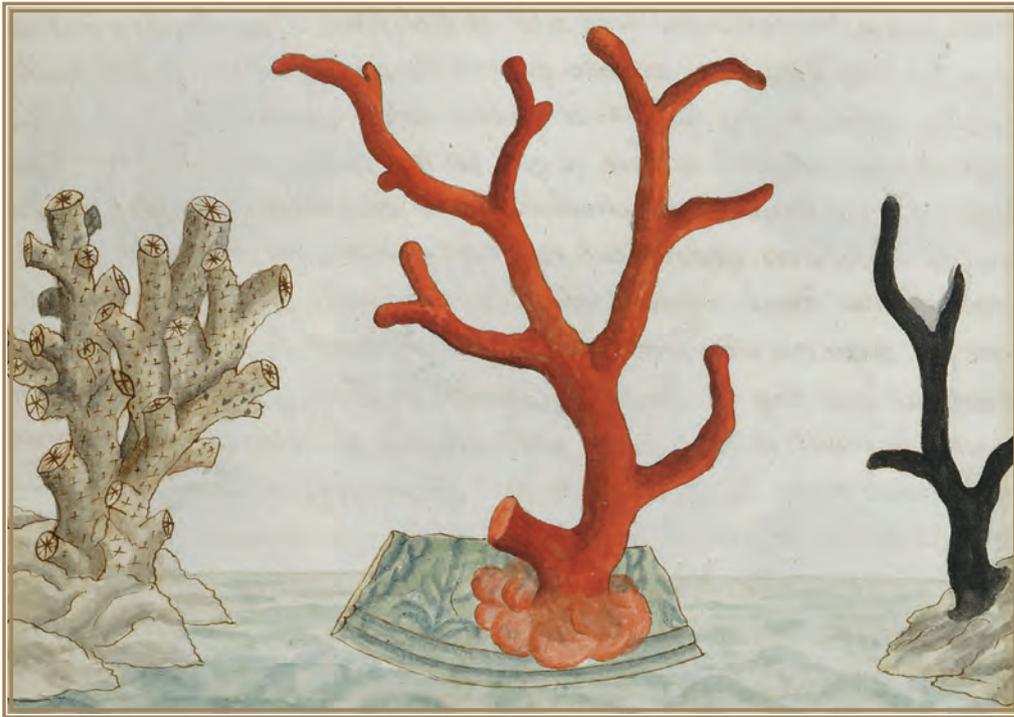
La comète est un corps celeste et lumineux d'une grande estendue qui passe d'un tourbillon dans un autre sans pouvoir s'arrester dans aucun, qui nous paroist de differente grandeur suivant le voisinage ou l'esloignement qu'il a avec nous, qui a le mesme mouvement que les estoilles au dessus des planettes, mais moins réglé, et qui dispaeroist tout à fait lors qu'il sort de nostre tourbillon pour entrer dans un autre. La comète a cecy de particulier, qu'elle est accompagnée d'une longue trainée de lumiere, qui est toujours opposée au soleil, ce qui la fait distinguer en trois sortes. La comète barbue est celle qui se lève devant le soleil et dont la lumiere marche devant le corps de la comète en guise de barbe. La comète à queüe est celle qui se couche après le soleil, et dont la lumiere suit le corps de la comète ; et la comète chevelue est celle qui paroist lors que le soleil et la comète sont diamétralement opposés et que la terre est entre deux, car alors cette trainée de lumiere est [f° 192 v°] cachée derriere le corps de la comète, et il ne paroist que peu de rayons autour en guise de chevelure. J. Hevelius<sup>1</sup> a fait un beau traitté des comètes où il explique après plusieurs observations leur mouvement par une section conique et M<sup>r</sup> Cassini, qui en a aussi traitté, prétend leur avoir trouvé un cours réglé de 46 en 46 ans et pouvoir les prédire surement comme on fait les eclipses. On connoist la hauteur des comètes et des planettes par leur<sup>2</sup> paralaxe, qui est la difference entre le lieu veritable d'une planette et son lieu apparent, car plus un astre est voisin de la terre et tant plus grande est sa paralaxe. Les estoilles fixes n'en ont point à cause de leur grand esloignement. On vid en 1664 et 1680 des comètes qui allarmèrent beaucoup le peuple, car il a la foiblesse de croire qu'elles présagent toujours quelque grand malheur, et il ne manque pas de leur attribuer tous les evenemens funestes qui arrivent dans la suite. Au Mexique et en plusieurs autres lieux des Indes<sup>3</sup>, les peuples font des bruits effroyables quand ils voyent des comètes et s'imaginent par leurs cris de les faire fuir ou dissiper, comme on dissipe le tonnerre par le bruit des canons et des cloches.

1 > Johannes Hevelius est le nom latinisé de l'astronome polonais Jan Heweliusz (1611-1687), dont les nombreuses publications comprennent une *Cometographia* (1688).

2 > Nous corrigeons une erreur d'inadvertance (« leurs »).

3 > Les Indes occidentales, c'est-à-dire le continent américain.

f° 163



## CORAL.

Le corail est une espèce de pierre végétale qui croît dans la mer et qu'on nomme lithodendron, parce qu'elle a la figure d'un arbre et la substance des pierres ; on en trouve quantité en certains endroits de la Méditerranée, attaché aux rochers au fond de la mer et couvert d'une croûte blanchâtre et tartareuse, que les ouvriers lui ostent en le polissant. Les habitans d'Afrique, qui retirent un revenu considérable de la pêche du corail, le font cueillir au fond de la mer par leurs plon-geurs, et ceux des côtes de Gennes et de Provence le destachent des roches avec des poutres enfoncées et garnies d'estoupes et le retirent meslé de boue avec des rets. Le corail est fort estimé des Européens et encore plus des Indiens ; on s'en sert en médecine pour arrêter toutes les hemorrhagies et on en fait par la chimie plusieurs bonnes préparations ; il est alcali et bouillonne et se dissout dans les acides ; si on le fait tremper dans de la cire blanche fondue, il perd sa couleur et la cire s'en charge. On en fait à Marseille, où on le travaille en perfection, plusieurs beaux ouvrages, comme des colifichets, des colliers et d'autres ornemens de femmes : j'ay vu un crucifix de corail dans le cabinet de M<sup>r</sup> le Grand Duc, qui [f° 163 v°] m'a paru délicatement travaillé et tres fini. Les Anciens ont cru que le corail estoit une plante garnie de ses feuilles et de ses fruits, qu'elle jettoit un suc laiteux et qu'elle estoit molle au fond de la mer et s'endurcissoit à l'air, ce qui est tres faux. Elle est dure dans l'eau et a seulement à l'extrémité de ses branches de petites boules creuses et tendres, qu'on peut regarder comme des capsules, qui sont pleines d'une liqueur blanche, laquelle produit du corail sur les corps où elle tombe, comme semblent le prouver les branches que j'ay vu dans le cabinet de Pise, qui ont cru sur un crane humain, et une autre produite sur un morceau de fayence qu'on void dans le cabinet de M<sup>r</sup> Tournefort à Paris. Il y a de trois sortes de corail, le rouge, le blanc et le noir. Le blanc qu'on nomme madrepora, ne differe du rouge, qu'en ce qu'il est moins solide et que ses branches sont percées de plusieurs trous rayés le plus souvent en estoilles, et le noir qu'on nomme antipatés, est le plus rare et ressemble plutost de la corne noire que du corail, parce qu'il est léger, luisant et moins solide que le corail ordinaire.

## ✿ COMMENTAIRE ✿

**Source de l'image :** dans le premier volume de ses *Elemens de botanique*, p. 445, Tournefort distingue les trois espèces, rouge, blanche, noire, puis commente la gravure qui occupe la Table 339 de son troisième volume : « La figure A represente une piece de Corail rouge qui a pris naissance dans le fond de la mer sur un morceau de Fayence B cassée. Je la conserve parmi quelques raretez qui regardent l'histoire naturelle. » Peut-être Richard a-t-il réellement vu cette pièce, et la dessine-t-il de mémoire : toujours est-il que le détail des branches est différent, plus simple, et qu'il ajoute sur le fragment d'assiette quelques motifs décoratifs. On peut penser d'ailleurs que si au lieu de se fier à son souvenir il utilisait les *Elemens de botanique* il ne ferait pas du madrépore la variété blanche du corail : Tournefort en fait un autre genre, même s'il dit que c'est « un genre de plante [...] qui ne difere du Corail qu'en ce que ses branches sont percées de plusieurs trous rairesz le plus souvent en étoile ».

*Le corail est une espèce de pierre vegetale ...* – En fait, Richard suit Pomet, dont le chapitre « Du Corail » (I, livre V, chap. 16) commence par reprendre une définition que l'on trouve, entre autres, chez Tournefort (le corail, écrit ce dernier, est « un genre de plante qui naît dans le fond des eaux, et dont les espèces sont d'une matiere fort solide et qui aproche de la nature de la pierre »). Le corail en effet n'est pas reconnu à cette époque comme un organisme animal invertébré, mais comme une pierre, ou bien comme un végétal, ou bien encore comme un être qui tient le milieu entre les deux règnes, un « androgyne » comme le dit le médecin rochelais Nicolas Venette dans son *Traité des pierres* (1701), une « plante-pierre », expression dont le terme « *lithodendron* » est un équivalent. Pour Lémery, c'est une « plante petrifiée », « ou plutôt c'est un rejetton de la roche qui a reçu la forme d'une plante » (chap. 14 du *Cours de chymie*).

*si on le fait tremper dans de la cire blanche fondue ...*

Cette expérience, selon la description du cours de chimie de Lémery, est un peu plus complexe. Elle se déroule en trois temps : la cire fondue prend d'abord la couleur jaune ; si cette cire jaune reçoit une autre branche de corail rouge, elle se fait brune ; et c'est lorsqu'on réitère l'opération avec une nouvelle branche du même corail que la cire devient rouge.

*Elle est dure dans l'eau ...*

L'ensemble de la phrase est très proche des dernières lignes du chapitre de Pomet : « On appelle ordinairement ces petites boules les Fleurs de Corail, mais on auroit plus de raison de les nommer les Capsules de cette plante ; car les Auteurs modernes ont remarqué que le suc blanc qu'elles répandent, produit des plantes de Corail sur quelques corps qu'il tombe, et sans parler du Corail que l'on montre à Pize, qui est attaché naturellement sur un crâne humain. J'en ay une piece assez considerable, qui a pris naissance sur un plat de fayence cassé. »

